

Comment, lorsqu'on appartient à un milieu de non-lecteurs, fait-on pour devenir lecteur ?

Au départ, toujours quelqu'un dans l'entourage pour susciter l'envie de lire. Et puis, tout au long du parcours, des rencontres qui orientent les pratiques, alimentent la solide volonté qu'il faut pour continuer l'ascension. C'est la sortie de l'exclusion par la réussite individuelle. C'est le transfuge.

Avec, à l'arrivée, toujours quelque nostalgie du côté des siens, et beaucoup de reconnaissance pour les modèles qui se sont montrés accueillants.

Comment, lorsqu'on appartient à un milieu qui n'a jamais été destinataire d'écrits, se mettre à écrire sans cesser de trahir ?

Yvanne CHENOUF a rencontré Annie ERNAUX et Mehdi CHAREF qui ont bien voulu l'aider à comprendre ces mutations.

Nous n'en finirons jamais de penser que la promotion collective est la seule manière positive de fuir l'exclusion.

## L'ÉMIGRATION VERS UNE AUTRE CULTURE

En voulant qu'ils soient lecteurs, nous nous battons tous pour que des jeunes émigrent encore et toujours. Peut-on lire sans se renier ? À quelles conditions et à quel prix ?

Nous en avons parlé avec Annie ERNAUX.

Sans lyrisme ni regrets, Annie ERNAUX raconte dans **La Place**<sup>1</sup> l'émigration d'un enfant de milieu populaire vers la culture dominante.

Sobre, précise, distante, l'écriture hisse en littérature la déchirure de celui qui dépasse les siens, les perd, les trahit. Annie ERNAUX raconte sa propre histoire : fille d'ouvriers devenus petits commerçants, elle est devenue elle-même professeur de lettres, puis écrivain. Mission accomplie, conscience tranquille, son père a pu mourir. Sa fille n'avait plus qu'à revenir. Se souvenir, écrire.

Quand elle est entrée dans la pièce, ce n'est pas elle que j'attendais. Je l'avais vue en photo dans un magazine : plutôt triste, grise.

Et là, c'est une femme gaie, chaleureuse que j'emène au bistro voisin. Simple, presque timide.

Elle parle vite, amenant ses mots de tout son corps : vive, rieuse, précise, elle évoque fragilement son enfance et puis tranquille, absente, le corps immobile, elle protège le souvenir.

Ça ne dure pas. Soupir : les cheveux volent et ramènent le regard. Sourire : le visage semble se rapprocher, comme pour s'excuser : "*De quoi parlions-nous déjà ?*"

- *Je ne sais pas*".

J'étais partie avec elle, au café Lesur, celui de ses parents, laissant derrière nous ces hommes qui boivent, fument, parlent fort, blaguent, nous regardent, étonnés de notre présence studieuse, dans ce lieu, à l'heure de l'apéro. La porte n'arrête pas de s'ouvrir, de se refermer violemment, le froid gèle l'atmosphère enfumée, les mégots pleuvent, les tournées se font des politesses. Nous appartenons aux odeurs.

J'ai l'impression qu'on est chez elle, que son père est derrière le comptoir. "*Mon père lisait le journal et il me faisait envie*". Ça ne m'étonne pas. Je les sentais complices, ces deux-là, même si parfois elle croyait le mépriser.

---

<sup>1</sup> (1) Prix RENAUDOT en 1984, GALLIMARD. Annie ERNAUX a aussi publié aux éditions GALLIMARD **Les armoires vides** (1974), **Ce qu'ils disent ou rien** (1977), **La femme gelée** (1981)

"J'appartiens à une famille où, par tradition, les femmes lisent. Ma mère lisait énormément". Je la vois bien, sa mère, dans le calme de l'après-midi, fuir la torpeur de ses membres dans les lectures féminines.

"Évidemment ! Ma mère lisait des romans-feuilletons !" J'ai dû avoir l'air de compatir : elle se rebiffe. "Ces lectures qu'on classe dans la sous-littérature ont eu une importance capitale pour moi. J'ai encore l'imaginaire fortement marqué par des romans qui n'ont pas le droit de cité dans la culture légitime".

Je ne sais pas pourquoi mais je suis contente qu'elle dise ça, qu'elle perpétue ce souvenir. "Ma mère lisait aussi ce que lui conseillaient les libraires quand elle ne savait pas quoi acheter. Elle a lu ainsi **Autant en emporte le vent, Les raisins de la colère**. Pour mes parents qui n'avaient pas fait d'études, la lecture c'était la clé de tout". Ça je l'imagine bien. Je les vois tous les deux, harassés de travail, pleins des histoires tristes des clients, la poussant, leur enfant, loin de cette vie ; convaincus de la douceur de l'autre. "La lecture m'était présentée comme une récompense offerte par l'école. Apprendre à lire, ce fut extraordinaire". Et puis, comme pour se convaincre : "On ne peut pas séparer la lecture d'un désir d'études".

Le fuir, ce milieu, si aimant, si honnête, si laborieux et si dur. Le fuir : lire.

"J'avais besoin de m'échapper, besoin de recettes de vie. Vers 9 ans, j'ai lu "**Autant en emporte le vent**". J'ai découvert le XIXe siècle, l'univers des Noirs et des Blancs, la guerre de Sécession... et le monde des sentiments, le monde de l'amour.

Je m'endormais le soir, persuadée qu'un matin, je me réveillerai en étant Scarlett O'Hara. Quelle formidable puissance de rêve !"

Les premières lectures ne sont pas toujours des paliers pour accéder à d'autres textes plus nobles. "Ce qui m'a sauvée, c'est d'avoir parcouru toutes les possibilités de littérature avec plaisir. Toutes m'ont apporté quelque chose. Je me souviens du roman de Daniel GRAY "**L'ombre et le sable**" que j'ai lu vers 13 ans et qui m'a ouvert le monde de la poésie". On se met à penser qu'elle aurait pu rencontrer des lectures qui l'aident à comprendre sa vie, à s'instruire sans rejeter le sien, à grandir différente mais parmi eux. "J'ai eu une grande révélation quand ma mère m'a dit :

"Je crois que tu peux lire **Les raisins de la Colère**, je vais te l'offrir. Elle pensait que j'étais en mesure d'aborder des écrits traitant de la sexualité. Aucun roman français ne m'avait parlé de manière aussi proche. Je me trouvais, en lisant, à la croisée de deux chemins : celui de mon milieu avec des parents, "petits commerçants", vivant dans un monde populaire, ouvrier et agricole, subissant le chômage, et le milieu de l'Amérique traitant du déracinement d'une population paysanne, pauvre. C'était très proche de mon monde, c'était une atteinte, profonde, un grand bouleversement : j'étais hantée par quelque chose que je ne pouvais exprimer".

Et l'école, au fait, où est-elle ? On est gosse de milieu modeste et elle en profite pour laisser à l'entourage le choix des premières émotions littéraires ? "L'École n'a joué aucun rôle jusque vers 13/14 ans. Pas de bibliothèque scolaire, pas de vrais conseils de lecture de la part des professeurs. Ultérieurement, elle m'a fait découvrir les classiques, mais j'aimais déjà lire. Ce sont mes camarades de classe qui m'ont initiée à la littérature contemporaine. Filles de la moyenne bourgeoisie, elles diffusaient ce qu'on appelait les auteurs contestataires : SAGAN, NOURRISSIER, MALLET-JORIS. Mes lectures familiales en prenaient un coup mais je les ai poursuivies jusqu'au bac. Je lisais parallèlement et avec le même plaisir SARTRE, CAMUS, BONNES SOIRÉES et LA VEILLÉE DES CHAUMIÈRES mais je ne m'en serais pas vantée".

Elle a eu du pot, Annie ERNAUX, que son père ait un comptoir pour poser son journal, que sa mère se repose de ses sacs de patates dans STEINBECK, que ses copines soient dévergondées. Elle a surtout eu la santé de tout lire sans se mépriser. Elle est "arrivée", elle ne veut rien oublier même si elle ne peut rien regretter. "On ne peut pas nier le besoin de rêver qu'ont les gens de mon milieu. On ne peut pas non plus les enfermer dans des thèmes, un langage proche du leur. Pourtant, je déplore la tradition élitiste,

*analytique, bourgeoise de notre enseignement de la littérature. Tradition maintenue par l'école qui met PROUST bien au-dessus des autres écrivains, qui n'accueille que ce qui est reconnu, qui légitime aujourd'hui Claude SIMON couronné du Prix Nobel, qui a longtemps méprisé CÉLINE, ZOLA, pas assez moral, trop familier... Cette hiérarchisation des cultures pose un problème et pourtant toute société repose sur un patrimoine reconnu, transmis. On ne peut pas dire qu'une page de PROUST équivaut à une page de Guy DES CARS !"*

Alors que faire ? Doit-on rester, comme dans **La Place** sur l'impression que le choix se situe entre la soumission à la culture dominante et l'aliénation de la culture populaire. Ça ou rien ?

*"Les choses ont beaucoup changé. On ne force plus les élèves à admirer pour admirer. On élargit le champ des lectures. Tout professeur doit d'abord s'expliquer les raisons de son choix, puis l'expliquer aux élèves. On doit démonter les œuvres, voir comment elles fonctionnent, et surtout savoir qu'aucune d'entre elle, n'échappe à une idéologie. On doit apprendre à lire contre. L'auteur écrit avec son expérience du monde social, sa réflexion sur ce monde. Moi aussi."*

Si on en parlait ? *"On écrit contre aussi"*.

*"Je me suis mise à écrire parce que je ne trouvais pas, dans la littérature des choses que j'aurais voulu dire. Ça peut paraître très orgueilleux, mais ça se produit très certainement comme ça pour tout le monde. J'ai essayé de trouver une autre voie, de me démarquer par le langage, par la forme du livre. Cette recherche est toujours difficile pour moi. Littérature "prise de conscience", littérature "existentielle", je ne sais pas de quel côté je me situe, mais le veux que ce soit de l'écriture." Annie ERNAUX parle alors des écrivains publiés qui proviennent, à plus de 95% du monde bourgeois et ne se posent peut-être pas tellement ce genre de problèmes. "Les autres sont souvent pris par des modèles. J'aurais aussi pu rester prisonnière de ce modèle dominant, si je n'avais pas enseigné en CES."*

*"À 22 ans, j'ai écrit un roman. C'était une littérature abstraite, coupée du réel. Quand je pense à ce que je suis à 22 ans, et à ce que j'écris, c'est la totale négation de mon milieu, mais alors vraiment, dans la forme et dans le fond. À cette époque, je n'ai pas d'identité. Prise entre deux cultures, je suis choquée par la découverte du nouveau roman, je nie que BRASSENS et PRÉVERT soient des poètes. Je suis tout à fait dans la culture dominante. Et puis, j'ai enseigné dans un CES, en Haute-Savoie. Confrontée à des enfants qui venaient de leurs montagnes, confrontée à la difficulté de faire passer la lecture, je me suis retrouvée, gamine qui parlait mal, décalée, toujours décalée. Progressivement, ça m'a remise en question, moi ! J'ai alors contesté en bloc beaucoup de choses. Tous les professeurs de lettres n'ont pas ces conditions ! Ce sont pourtant eux qui font souvent les écrivains, les journalistes, grâce au contact qu'ils ont avec la littérature. C'est évident que ce n'est pas la réalité qui faut écrire mais l'amour des mots."*

Au début de **La Place** on peut lire :

*"Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi".*

Jean GENET

Je dis à Annie ERNAUX que, chaque fois qu'un enfant de milieu populaire devient lecteur, il devient bon élève. L'enfant avance, admiré par des parents qui se sentent de moins en moins pour quelque chose dans sa progression.

Ils s'éloignent.

*"Vous pensez que le prix est cher ?"*

*"Le prix à payer ?"*

Annie ERNAUX se tait. Et puis :

*"C'est cher, c'est vrai. C'est une perte d'identité. La lecture n'est pas seule en cause. L'enfant qui réussit est en possession d'un système d'abstraction que ses parents n'ont pas. À table, avec mes parents, on n'avait rien à dire sauf :*

*"Il fait beau, il fait mauvais, on a gagné combien aujourd'hui ?"*

*On aurait pu parler d'autre chose, mais on ne le faisait pas.*

*En réussissant, on perd une partie de son "moi" et c'était le premier.*

*On ne peut pas pourtant ne pas vouloir la réussite scolaire des enfants.*

*La hiérarchisation des cultures pose vraiment un problème..."*

Yvonne Chenouf